

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

XÉNOPHON

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
XÉNOPHON

TRADUCTIONS

DE DACIER, AUGER, LARCHER, LÉVESQUE
DUMAS, GAIL, ETC.

REVUES ET CORRIGÉES

PAR

ÉMILE PESSONNEAUX

—
TOME SECOND
—

PARIS

CHARPENTIER ET C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS

QUAI DU LOUVRE, 28

—
1873



CYROPÉDIE

OU

ÉDUCATION DE CYRUS

DE 559 A 630 AVANT J.-C.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

J'observais un jour combien de démocraties ont été renversées par des hommes qui préféreraient tout autre gouvernement ; combien de monarchies et d'oligarchies ont été détruites par des factions populaires ; combien d'ambitieux ont été dépouillés de la souveraine puissance qu'ils venaient d'usurper ; et combien l'on admire le bonheur et l'habileté de ceux qui ont su s'y maintenir quelque temps. Je considérais ensuite que dans les maisons des particuliers, composées, les unes d'un nombreux domestique, les autres d'un petit nombre de serviteurs, les chefs ne savent pas commander, même à ce petit nombre. Je remarquais, d'un autre côté, que les bœufs, les chevaux se laissent conduire par ceux qui les soignent ; qu'en général tous ceux qu'on appelle pasteurs sont justement réputés maîtres des animaux confiés à leur garde. Je voyais que ces animaux leur obéissent plus volontiers que les hommes à ceux qui les gouvernent : car les troupeaux suivent le chemin que leur indique le her-

ger; ils paissent dans les champs où il les mène, et respectent ceux qu'il leur interdit. Ils le laissent user à son gré du profit qu'ils lui rapportent : jamais on ne vit un troupeau se révolter contre le pasteur, soit en cessant de lui obéir, soit en le privant du produit qu'il leur donne. S'ils sont méchants, c'est pour tout autre que le maître qui les gouverne, et qui vit à leurs dépens; tandis que les hommes ne s'élèvent contre personne avec plus de violence que contre ceux en qui ils aperçoivent le projet de dominer. Je conclusais de ces réflexions qu'il n'est pas pour l'homme d'animal plus difficile à gouverner que l'homme.

Mais, quand je considérai que le Perse Cyrus maintint sous ses lois un nombre immense d'hommes, de cités, de nations, alors, contraint de changer d'avis, je reconnus qu'il n'est ni impossible, ni même difficile, avec de l'adresse, de commander à des hommes. En effet, on a vu des peuples éloignés des États de Cyrus de plusieurs journées ou de plusieurs mois de chemin, qui ne l'avaient pas même vu, ou qui désespéraient de le voir, reconnaître volontairement son empire. Aussi a-t-il éclipsé tous les souverains que la naissance ou le droit de conquête a placés sur le trône. Le roi des Scythes, maître d'un peuple nombreux, n'oserait tenter de reculer ses frontières; il s'estime heureux de pouvoir contenir ses sujets naturels. On doit dire la même chose du roi de Thrace, du roi d'Illyrie, et de plusieurs autres rois; car on sait qu'il existe encore aujourd'hui en Europe des nations autonomes et indépendantes les unes des autres.

Cyrus, voyant l'Asie peuplée de ces nations autonomes, se mit en campagne avec une petite armée de Perses, et, secondé des Mèdes et des Hyrcaniens, il subjuga les Syriens, les Assyriens, les Arabes, les habitants de la Cappadoce, des deux Phrygies, les Lydiens, les Cariens, les Phéniciens, les Babyloniens. Il assujettit la Bactriane, les Indes, la Cilicie, les Saces, les Paphlagoniens, les Mariandyns, et tant d'autres nations qu'il serait trop long de nommer. Il soumit aussi les Grecs asiatiques; puis, descendant vers la mer, il conquit l'île de Chypre et l'Égypte. Les peuples qu'il gouvernait n'entendaient point sa langue, ne s'entendaient point entre eux; et néanmoins telle fut la terreur de son nom, dans cette immensité de pays qu'il parcourut, que tout trembla devant lui, nul n'osa rien entreprendre contre lui. Il gagna si bien